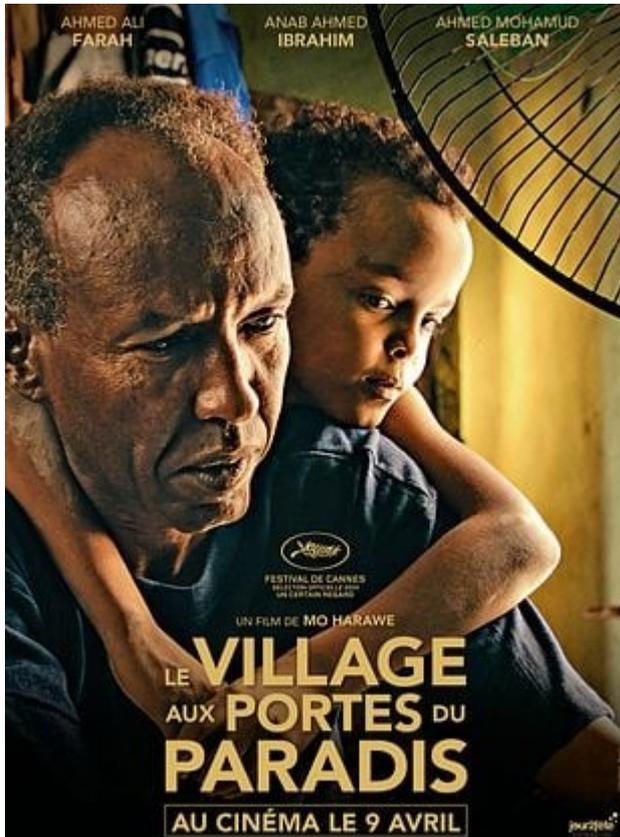




LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

ECRAN TOTAL
5 au 18 mars 2025



Un petit village du désert somalien, torride et venteux. Mamargade, père célibataire, cumule les petits boulots pour offrir à son fils Cigaal une vie meilleure. Alors qu'elle vient de divorcer, sa sœur Araweelo revient vivre avec eux. Malgré les vents changeants d'un pays en proie à la guerre civile et aux catastrophes naturelles, l'amour, la confiance et la résilience leur permettront de prendre en main leur destinée.

de **Mo HARAWE**

avec **Canab Axmed Ibraahin, Axmed Cali Faarax, Cigaal Maxamuud Saleebaan**

2 h 14 – Autriche/Somalie – Date de sortie : 9 avril 2025 - Jour2Fête

Festival CANNES 2024 : Sélection officielle : **Un certain regard**

Mo HARAWE (Mo Harawe) est un Réalisateur, Scénariste, Directeur de la photographie et Producteur somalien autrichien. Il est né à Mogadiscio (Somalie).



Il est connu pour « **Life on the Horn** » (2020, Court métrage fiction, N&B), « **1947** » (2020, Court métrage fiction), « **L'histoire de l'ours polaire qui voulait aller en Afrique (The story of the polar bear that wanted to go to Africa)** » (2018, Court métrage fiction).

Depuis 2009, il vit à Vienne (Autriche) où il a commencé à faire des films. Il a participé à de nombreux ateliers de cinéma et a réalisé cinq courts métrages qui ont été primés dans des festivals internationaux.

Il travaille également comme scénariste et son scénario de long métrage « **To Mogadiscio** », développé au laboratoire de scénario Diverse Geschichten, a remporté le prix Dor Film à la Diagonale en 2016. En 2019, Harawe a remporté le Startstipendium du BKA pour son nouveau long métrage, « **The Village Next to Paradise** » qui est en sélection à Un certain regard au festival de Cannes. Son film « **Life on the Horn** » (court métrage) a remporté le Tanit d'Or (Grand Prix) des JCC – Carthage Film Festival 2021 (Tunisie).

Mo Harawe a réalisé un court métrage multiprimé, Grand Prix de la compétition internationale du Festival de Clermont, **Will My Parents Come To See Me ? (Mes parents vont-ils venir me voir ?)**. C'est l'histoire d'une policière accompagnant un jeune prisonnier, Farah, qui s'apprête à être exécuté.

Projeté en compétition dans la catégorie Un Certain Regard, au 77e Festival de Cannes, *The village next to paradise* fait sensation et marque déjà l'histoire du festival.

C'est le premier long-métrage somalien à être sélectionné en compétition à Cannes depuis la création du festival. Il aura fallu soixante-dix-sept éditions d'attente.

(Sydney Cadot-Sambosi – Africiné – Envoyée spéciale Cannes)

Après avoir remporté le Grand Prix au festival de Clermont-Ferrand en 2023 avec son court-métrage **Will my parents come to see me**, Mo Harawe, réalisateur somalien installé en Autriche depuis 15 ans, opère sa mue pour devenir l'un des plus grands cinéastes de sa génération, tous continents confondus.

Il signe un scénario original, très abouti et une réalisation unique, où cadre et lumière s'épousent à merveille.

The village next to paradise est une pure fiction. Oui, une fiction. Mo Harawe s'est inspiré d'histoires glanées ça et là qu'il a entendu ou qu'on lui a rapporté, mais ces personnages sortent tout droit de sa plume. Voilà la naissance d'un auteur : cette galerie de personnages éblouit par la complexité et la profondeur de chaque caractère. **Mo Harawe** réussit à nous raconter des histoires à la mesure du quotidien somalien, fictives et à la fois ancrées dans la réalité, l'histoire et la culture d'un pays.

Signée **Mostafa El Kashef**, l'image est d'une incroyable minutie, d'une intensité captivante. Elle nous invite à plonger dans les yeux de chacun des personnages avec curiosité et confiance. Silence, vent et musique s'équilibrent, apportant au film l'harmonie du réel. Cette sensation de l'ici et maintenant, de la spontanéité de l'instant vient sans doute de la confection du film. Soixante-quatre jours de tournage ont été nécessaires, répartis sur trois mois, avec une équipe technique de moins de quatorze personnes, des interprètes non-professionnels et des décors quasi bruts, très peu modifiés, éclairés par seulement deux sources de lumières. Un travail d'orfèvre et de passionnés avec peu de moyens techniques et humains, et l'envie de raconter la Somalie autrement, avec les mots et le regard des somaliens.

C'est un des enjeux qui anime Mo Harawe : déconstruire le narratif occidental sur la Somalie. Le bulletin d'informations, relatant une attaque de drones en Somalie, qui ouvre le film, est l'image communément véhiculée sur cette région au reste du monde. La suite du film montre que ces nouvelles sensationnalistes n'ont rien à voir avec la réalité et le quotidien des habitants. Certes, il y a des épreuves mais la vie, avec son lot de surprises, de joies, de colère et d'amour, continue.

Paradise est un village inventé de toute pièce par le scénariste. Mamargade, un père célibataire (interprété par Ahmed Ali Farah) y vit avec Cigaal, son fils (joué par Ahmed Mohamud Saleban). Sa sœur Araweelo (incarnée par Anab Ahmed Ibrahim) s'est réfugiée chez lui après une dispute conjugale turbulente. Tous trois vivent ensemble dans une harmonie fragile mais solidaire. Malgré tous les obstacles de leur vie quotidienne, Mamargade, Araweelo et Cigaal n'abandonnent jamais leurs objectifs et leurs espoirs. Au contraire, ils trouvent toujours une solution au milieu des impasses. Mamargade s'adapte constamment, tour à tour creuseur de tombes et passeur pour les bandits islamistes, il trouve toujours de quoi s'en sortir pour élever du mieux qu'il peut Cigaal, son fils unique. C'est ce qui le rend profondément humain. La sœur de Mamargade, Araweelo - récemment divorcée car n'ayant pas réussi à tomber enceinte - incarne la possibilité même. La possibilité d'un avenir toujours latent quand bien même les difficultés obstrueraient trop l'horizon. Elle ne cesse de se relever, d'avoir des projets, une vision constructive.

L'équilibre de cette famille est le reflet de celui d'un pays en proie aux troubles politiques, aux catastrophes naturelles et à l'héritage du colonialisme.

À travers ces trois personnages, le réalisateur aborde des thèmes graves et importants. Il parle de l'abandon, des scandales politique et sanitaire, les conditions carcérales, sans jamais alourdir le propos. Au contraire, Mo Harawe fait un usage délicieux de la dérision, du décalage et parfois du loufoque dans certains passages dialogués.

Une manière d'incarner la situation socio-politique d'un pays qui pourrait être un paradis sur Terre grâce à ses ressources, ses paysages magnifiques, sa situation géographique, mais qui est rongé par des maux chroniques, se nourrissant les uns des autres.

Pourtant, la Somalie n'est pas condamnée à rester "le pays le plus dangereux du monde". Déjà terre de littérature et de poésie, c'est désormais (un peu plus) une terre de cinéma et de rêves.



Mo Harawe ravive le cinéma somalien avec “The Village Next to Paradise” (Marilou Duponchel : Les Inrocks)

Avec “The Village Next to Paradise”, Mo Harawe donne des nouvelles vivifiantes du jeune cinéma somalien dans un premier long métrage impressionnant de maîtrise, où la douce chronique d’une vie de famille recomposée se mêle à l’état des lieux d’un pays en crise.

Il faut un certain temps pour comprendre et saisir les liens qui unissent les trois personnages de *The Village Next to Paradise*, premier long métrage de Mo Harawe, présenté à Un Certain Regard. Un père, Mamargade, son fils, Cigaal, la sœur et tante, Araweelo, sont réunies sous le même toit, quelque part dans un petit village du désert somalien.

La manière avec laquelle le cinéaste nous laisse les approcher sans forcer la rencontre dit beaucoup d’un film dans lequel on entre comme on franchirait le seuil d’une maison inconnue, mais bientôt amie, où l’on voudrait rester. Chaque protagoniste est marqué-e par un manque ou une séparation, celle d’une femme, d’une mère, d’un mari et cohabite avec ce “moins” dans un pays lui aussi amputé, plongé dans des troubles sociopolitiques et environnementaux, marqué à vif par un passé colonial aux résidus vivaces.

Préserver l'idéal

Dans ce chaos, Mo Harawe choisit d'écarter toute représentation misérabiliste et doloriste, sans balayer ou nier la vérité de ces maux, tout en érigeant et en préservant tout ce qui dans ce village à côté du paradis fait harmonie, communion et sens.

C'est ainsi que le film trouve, dans un formalisme épuré nourri par un imaginaire cinéphile allant du mélodrame et de ses teintes chatoyantes au cinéma d'Hayao Miyazaki (sa sereine et enveloppante peinture de la vie domestique) ; à celui d'Ozu (ses doux intérieurs et ses petits garçons lucides et malicieux) ou encore au néoréalisme italien dont l'approche stylistique et le ton réaliste sont des plus opportuns pour dessiner son étude de mœurs et brosser le portrait de son pays. Le film est bercé par cette haute forme d'élégance qui consiste à ramener un peu d'idéal dans un monde qui en manque cruellement.

Il fait réfléchir également, à l'unisson avec la grandeur dépouillée de sa forme, à la question du mensonge et de la vérité, qui est aussi celle du champ et du hors champ, en plaçant au cœur de son récit un dilemme qui verra le père mentir à son fils pour tenter de lui garantir une vie meilleure. Le choix d'une vérité falsifiée qui est aussi le projet d'un film engagé à déplacer une partie du réel, pour lui préférer un à-côté aussi refuge que perméable à son environnement.

Entretien avec Mo Harawe à propos de *The Village next to Paradise* (Olivier Barlet - Africiné)

Présenté dans la section Un certain regard du festival de Cannes 2024, le très beau *The Village next to Paradise* (Le Village près du paradis) se déroule en Somalie. Il était intéressant de rencontrer son réalisateur, Mo Harawe, pour mieux comprendre ce qui fait la force du film.

Je suis impressionné par les dialogues dans votre film. L'humour semble pour vous le moyen d'éviter tout sentimentalisme ou pathos. Comme avez-vous développé cette écriture ?

Au fond je ne sais pas. Je suppose que cela vient de la façon de raconter des histoires en Somalie, subtile, indirecte, parfois avec des poèmes. L'humour y est présent. Vous n'avez pas besoin de tout dire : vous pouvez laisser des éléments de côté. Je crois que l'impact est plus fort lorsque les spectateurs doivent trouver eux-mêmes ce qui manque ou qui se situe entre les lignes. L'humour est comme des épices, c'est très humain et cela permet de parler de choses sérieuses sans lourdeur.

Vous avez participé à des laboratoires de développement du scénario. Comment avez-vous préservé la spécificité de votre écriture ?

Je me demandais toujours si, au fond, j'étais d'accord ou non avec ce qui était proposé, sans toutefois renoncer à me mettre en cause. J'écris intuitivement et fais confiance à mes sentiments. Jusqu'ici, ça a marché. Cela restera toujours la question : est-ce que c'est ce que je ressens et veux dire ?

Diriez-vous la même chose pour les images ? Comment avez-vous travaillé avec votre chef opérateur égyptien Mostafa ElKashef ?

Je l'ai connu en Egypte et je voulais travailler avec lui sur mon dernier court métrage, *Mes parents vont-ils venir me voir ? (Will My Parents Come to See Me?)*, mais cela ne fut pas possible car il ne pouvait venir en Somalie. Nous nous sommes dit que nous ferions mon prochain film ensemble. Il a amené son équipe d'Egypte et est resté engagé dans le projet durant quatre mois en Somalie. Sans lui, je ne crois pas que nous aurions pu faire le film.

Pourquoi le tournage a-t-il pris tant de temps ?

Nous avons travaillé avec une équipe technique réduite et nombre de gens n'avaient pas d'expérience d'un plateau de tournage. Je savais donc que nous aurions besoin de temps et c'était ma condition pour faire le film. Heureusement, mes producteurs m'ont vraiment soutenu à ce niveau.

Abordons la bande-son. Comment avez vous géré ce vent omniprésent qui apporte vraiment beaucoup à l'ambiance du film ?

Le vent était pour moi un personnage du film. Je voulais tourner durant la période où ce vent souffle, entre juillet et septembre. C'était un défi pour tous : beaucoup de poussière, la définition des pigments, même un jour la caméra ne fonctionnait plus ! C'était également un défi pour le son. Les ingénieurs du son ont fait un travail magnifique. C'était un défi mais cela en valait la peine.

L'enfant, Cigaal, rêve et dessine beaucoup, mais ne se souvient plus de ses rêves lorsqu'il est en ville. Que vouliez-vous dire avec ça ?

Quelque chose de très pratique. Chez lui, il était à l'aise avec son père, Mamargade. En ce sens, il était libre. Mais quand il va au pensionnat, l'ambiance est militaire. Il y perd quelque chose : il n'est plus aussi libre qu'avant.

Je me demandais s'il fallait lier cela à votre situation en Somalie.

Cela n'a rien à voir avec moi en tant que personne, mais je connais ce sentiment. Je comprends la position de Mamargade autant que celle de Cigaal. Mamargade essaye de faire au mieux pour son enfant. L'autre enfant, à qui Cigaal racontait ses rêves, dût probablement rester. Il est entouré d'eau, qui agit comme une frontière. Cigaal a toute la terre derrière lui. On peut ainsi comprendre qui nous sommes et ce qu'on devient. Quelqu'un décide pour nous et il en va ainsi aussi de la situation sociale.

Araweelo, la soeur de Mamargade, devient peu à peu le principal personnage du film, une femme positive. C'est un choix important !

Oui, je voulais que l'on voie d'abord Mamargade comme le personnage central, mais d'une certaine manière, tout tourne autour d'elle. Araweelo a de la résilience et essaye toujours d'arriver à ses fins. Elle obtient ce qu'elle veut. Elle ne comprenait pas qu'elle avait déjà une famille. Son dernier sourire représente ce qu'était sa quête.

En somme, une façon de faire en sorte que sa vie soit proche du paradis...

Oui.



Mo Harawe impose son remarquable sens du cadre pour un récit touchant et laconique illustrant les malheurs et la résilience des Somaliens (Fabien Lemercier - Cineuropa)

"On ne connaît pas le mort, il a été tué hier par un drone. On aide, c'est tout - Je travaille pour vous et vous me donnez seulement 50% de l'agent promis. Pourquoi ? Ne m'appellez plus." C'est sur cette dispute sèche autour d'une tombe qui vient juste d'être creusée au milieu de nulle part que commence **Le village aux portes du paradis**, le très maîtrisé premier long métrage du Somalien (installé depuis 15 ans en Autriche) **Mo Harawe**, présenté au programme **Un Certain Regard du 77e Festival de Cannes**. Un film prenant tout son temps, dans un écrin visuel de grande qualité, pour faire le portrait, à travers une petite famille de circonstance, d'une Somalie où le présent est très rude, le passé lourd de disparus et l'avenir incertain hormis les sacrifices et la foi nécessaires pour avancer, le tout alors qu'à deux pas les plages sont sublimes.

Fossoyeur, mécanicien, chauffeur : Marmagade (Ahmed Ali Farah) accepte tous les boulots, le cas échéant illégaux, pour subvenir aux besoins de son jeune fils, l'écolier Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban) qu'il élève seul. Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), la sœur de Marmagade, est venue s'installer avec eux car elle a divorcé (elle n'arrivait pas à avoir d'enfant et a refusé de cohabiter avec une seconde épouse) et économise pour s'offrir une petite échoppe. Mais pour cela, elle doit absolument récupérer de l'agent qu'elle a prêté ou obtenir un crédit bancaire, ce qui n'est pas une sinécure. Quant à Marmagade, il doit prendre une décision : l'école de Cigaal ferme ses portes par manque de moyens financiers et la directrice suggère, pour ne pas gâcher le potentiel de l'enfant, de le placer dans un (coûteux) internat en ville. Une séparation qui ne sera facile ni pour le fils, ni pour son père.

Parents décédés dans des chavirages de barques provoqués par les bateaux internationaux pêchant illégalement dans les eaux somaliennes et les prenant pour des pirates, ou à cause des produits chimiques ayant pollué la côte somalienne dans les années 90, attentats suicides, drones et trafic d'armes, extrême pauvreté et emplois rares : un chape de plomb fataliste règne ("cela n'a pas de sens d'avoir des enfants, ils meurent jeunes") sous le soleil, mais "il y aura des jours meilleurs, on traversera ça comme une famille." Un tableau que **Mo Harawe** détaille avec simplicité et précision au rythme émotionnel ralenti d'un pays où les échanges sont très contenus, ce dont le cinéaste tire parti grâce au charisme de ses trois interprètes principaux (tous non-professionnels) et à des cadres magnifiquement composés par **Mostafa El Kashef**.

En dépit de longueurs parfois inutiles, *The Village Next to Paradise* a le double mérite de valoriser un cinéma somalien rare sur nos écrans et de prouver une fois de plus que le paradis de la liberté est entre les mains des femmes. (Avoir-Alire : Laurent Cambon)

C'est un petit garçon brillant qui rêve chaque nuit que le paradis qui lui tend les bras ressemble à une confiserie où l'on peut se gaver de bonbons autant qu'on veut. Il faut dire que le village de paradis ressemble plutôt à l'enfer avec ces drones qui survolent le ciel en permanence, prêts à abattre n'importe quel véhicule susceptible d'être conduit par un partisan d'Al-Qaïda. Cela tombe bien car Mamargade, le père de l'enfant, exerce tout un tas de petits boulots dont celui d'enterrer les morts dans le désert. ***The Village Next to Paradise*** est un premier film d'un réalisateur somalien, **Mo Harawe**, qui réalise, à trente-deux ans, un projet de mise en perspective de son pays, à la fois creuset de tous les petits bonheurs familiaux et terre sacrifiée aux aléas géopolitiques mondiaux.

Pourtant, ***The Village Next to Paradise*** n'est pas à proprement parler un film politique. La situation du pays soumis à la pression américaine et à des dégâts écologiques majeurs est une opportunité pour conter la relation très belle entre ce père, un peu perdu, ce garçon très intelligent, et une tante qui vit au domicile et rêve d'ouvrir un magasin de couture. En réalité, c'est cette femme qui tient la maison : elle vient de divorcer de son mari qui, on le comprend à demi-mots, refuse d'honorer son devoir conjugal ; elle vend de la drogue en espérant réunir assez d'argent pour créer sa boutique. Un autre personnage en quelque sorte qui ne dit pas son nom demeure le village. Le désert s'étend de partout, privant les habitants des commodités usuelles de la ville, ce qui n'empêche pas les familles d'y trouver un petit bout de bonheur.

Le portrait que dresse **Mo Harawe** de ce père et son fils est très beau. L'homme est prêt à tout pour permettre à son gamin d'accéder au savoir, d'autant que l'école vient de fermer, faute de dons suffisants. Le réalisateur rappelle avec force que l'accès à l'apprentissage pour les enfants du monde est loin d'être une évidence dans de nombreux pays. Il refuse d'évoquer frontalement la pauvreté, l'état sanitaire qui rongent la Somalie, en montrant des intérieurs de maison certes très précaires, mais suffisants pour instaurer une vie de famille normale. À plusieurs reprises, le réalisateur filme les temps de retour de l'enfant de l'école, qui entonne des chansons en faisant sa toilette, finalement comme tous les gosses du monde entier.

Le refus ouvert de la compassion et du misérabilisme sur la Somalie par le réalisateur témoigne de sa volonté de marquer que l'Afrique est capable de s'émanciper par elle-même sans en passer par la tutelle de l'Occident. Les femmes, à travers cette tante déterminée et courageuse, semblent le meilleur rempart contre l'ingérence et la domination. Pour une fois, il n'est pas question du débat sur la religion. L'enjeu du long-métrage demeure la potentialité d'un pays comme la Somalie à trouver ses ressorts d'innovation et de développement économique. Le fait d'ailleurs de faire un film constitue en soi une preuve de l'efficacité d'un pays africain, vecteur d'une création artistique dynamique et reconnue.

Le film fait montre d'une maîtrise assez bluffante en matière de photographie, de lumière et de montage. Tout le long-métrage est filmé dans des décors naturels avec une précision et une vraie technicité. **Mo Harawa** réalise un film digne de ce nom qui n'a rien à envier à des productions occidentales. Les comédiens aussi jouent à la perfection. Seul bémol, la longueur. Le scénario s'empêtre dans une multiplicité de sous-récits qu'il ne développe pas vraiment, là où la relation entre les trois protagonistes constitue en soi un motif narratif amplement suffisant.

The Village Next to Paradise demeure un long-métrage de très grande qualité. Il ne reste plus qu'à attendre le deuxième film qui confirmera l'émergence d'un nouveau cinéma africain, rempli d'espoir et témoin vivant de la résilience en cours du plus continent du monde.